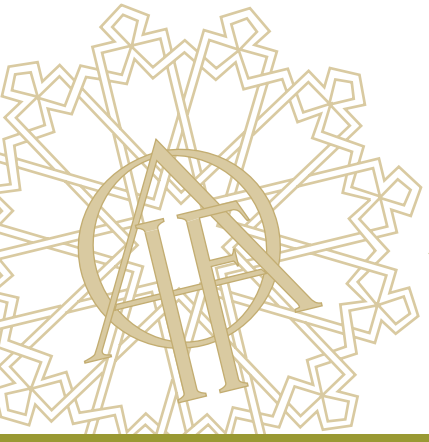
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 25 (1991), p. 343-362

André Raymond

L’activité architecturale au Caire à l’époque ottomane (1517-1798).

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

A. RAYMOND

L'ACTIVITÉ ARCHITECTURALE AU CAIRE À L'ÉPOQUE OTTOMANE (1517-1798)

1. Conquise par Sélim I^er^ au début de 1517, l'Égypte resta soumise, d'une manière plus ou moins directe, à l'autorité des Ottomans jusqu'à l'expédition de Bonaparte en 1798, et les liens qui l'unissaient à l'Empire ne se distendirent définitivement qu'en 1805, avec l'arrivée au pouvoir de Muḥammad ʿAlī. L'Égypte fut donc une possession ottomane, gérée par des pachas, des *qāḍī* et des officiers (aghas) envoyés d'Istanbul, pendant 281 ans, une période dont la durée est supérieure à celle de l'Empire mamelouk établi en 1250, détruit en 1517, soit une durée de 267 ans. Une domination aussi prolongée ne pouvait manquer d'avoir des effets dans le domaine de l'architecture urbaine de la capitale, les constructions importantes étant le résultat d'un patronage qui était désormais exercé par des représentants du sultan ottoman qui remplaçaient au Caire les dignitaires mamelouks.

Le Caire et l'Égypte avaient connu, pendant la période mamelouke, une activité architecturale dont la vigueur et la qualité avaient été tout à fait exceptionnelles. En un peu plus de deux siècles et demi, le Caire s'était couvert de monuments dont l'originalité avait tellement frappé les conquérants ottomans que Sélim envoya du Caire à Istanbul un certain nombre d'artisans qui auraient pu transplanter dans la capitale les recettes de cet art devenu véritablement national. Ibn Iyās mentionne le départ pour Istanbul « d'un groupe de maçons, de charpentiers, de forgerons, de marbriers, de paveurs, de tourneurs sur bois, d'arpenteurs, de carriers... de manœuvres » pour, pensait-on, construire à Istanbul « un collège bâti sur le modèle du collège du sultan Ghawri dans le marché des vendeurs de sharbūsh [1] ». Cet art mamelouk avait, en effet, de quoi impressionner par l'ampleur et la majesté des plans (Sultan Ḥasan 1356), l'originalité de la décoration (mosquée al-Nāṣir, 1295), mais aussi l'extrême ingéniosité de l'architecture qui permettait aux constructeurs d'insérer leurs monuments dans une ville très fortement occupée, où les parcelles de terrain étaient exiguës et irrégulières, ainsi que la mosquée de Qijmās al-Isḥāqī (1480) en fournit un exemple particulièrement démonstratif.

1. Muḥammad Ibn Iyās, *Badāʾiʿ al-zuhūr*, éd. P. Kahle et M. Muṣṭafā, Istanbul, 5 vols.; traduction G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, Paris, 1955-1960, 2 vols., II, 221.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Face à cette tradition nationale, les conquérants et ensuite le flux régulier d'administrateurs (pachas et leur suite), de juges (*qāḍī*), de militaires (officiers supérieurs des odjaqs) qui venaient d'Istanbul exercer des fonctions importantes (et rémunératrices) ne pouvaient que se faire les messagers d'un art impérial, tout aussi caractéristique que l'art mamelouk, avec son usage des coupoles dans les grandes constructions religieuses, ses minarets si typés, son décor, ses ensembles architecturaux (les *kulliye*), son utilisation rationnelle du terrain.

C'est au confluent de ces deux grandes traditions artistiques, l'une profondément enracinée, l'autre importée, que se déploya, durant près de trois siècles, l'activité constructrice au Caire.

2. LES CONSTRUCTIONS.

2.1. La période ottomane en Égypte fait généralement l'objet d'appréciations péjoratives de la part des historiens. Ceci est particulièrement vrai dans les domaines des arts et de l'architecture urbaine. Ces trois siècles auraient été, de ce point de vue, particulièrement stériles : « Les lettres, les sciences et les arts, qui autrefois avaient brillé d'un si vif éclat, s'engourdissent dans le Caire du XVI[e], du XVII[e] et du XVIII[e] siècles : on pense moins, on écrit peu, on ne construit que de loin en loin et si l'on répare quelquefois, le plus souvent, on laisse s'accumuler les ruines », écrit Marcel Colombe. La production même est jugée peu originale et de qualité médiocre. Edmond Pauty qui fit beaucoup, dans les années 30, pour redécouvrir les monuments de cette période, croit devoir s'excuser de son intérêt pour un art finalement aussi médiocre : « Il faut convenir qu'une sorte de discrédit accompagne cet art, jugé peu local et d'un agrément artistique discutable [2] ». Quelques travaux récents (J. A. Williams au moment du Millénaire, M. Rogers dans son article « Ḳāhira », de l'*Encyclopédie de l'Islam* ont contribué à faire reconnaître les mérites de cette période : « La plupart des affirmations selon lesquelles la conquête ottomane aurait marqué l'interruption du mouvement architectural au Caire reposent sur un préjugé ou sur une connaissance superficielle des monuments ». (M. Rogers [3]).

2. Marcel Colombe, *La vie au Caire au XVIII[e] siècle*, Le Caire, 1951, 1; Edmond Pauty, « Étude sur les monuments de l'Égypte de la période ottomane », *Comité de Conservation* 37, 1933-1935, 275.

3. J'ai principalement utilisé pour ce travail : les travaux d'E. Pauty, notamment « L'architecture au Caire depuis la conquête ottomane », *Bulletin de l'IFAO* 35, 1936-1937; L. Hautecœur et G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1932, 2 vols.; J.A. Williams, « The monuments of Ottoman Cairo », in A. Raymond, M. Rogers, M. Wahba éd., *Colloque international sur l'histoire du Caire*, DDR, *s.d.;* Michael Rogers, « Ḳāhira », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2[e] éd., vol. 4, 1978 (citation p. 454); Doris Behrens-Abouseif, *Islamic Architecture in Cairo*, Leiden, 1989. J'ai abordé ces problèmes dans *The Great Arab Cities in the 16th-18th centuries*, New York U. P., 1984 (chap. 4); et dans « L'architecture dans les pays arabes à l'époque ottomane », in *Histoire de l'Empire Ottoman*, R. Mantran éd., Paris, 1989.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Sans doute les conditions étaient-elles relativement peu favorables pour un mouvement architectural actif. L'Égypte, devenue une simple province de l'Empire ottoman, était gouvernée par de hauts dignitaires qui ne disposaient pas de toutes ses ressources comme les sultans mamelouks et devaient en prélever une partie, envoyée à Istanbul au titre de l'*irsāliyya* (tribut). Plutôt que de bâtir au Caire, où leur séjour était éphémère, et où ils n'envisageaient sans doute pas de mourir, beaucoup de ces notables préférèrent construire à Istanbul de grandes fondations. La rareté du terrain (et son coût) constituaient par ailleurs un facteur peu favorable, et rendaient difficile toute entreprise d'envergure : M. Rogers explique ainsi, en partie, la faveur du *sabīl*/ fontaine, peu coûteux et peu « volumineux ».

2.2. Néanmoins, l'activité architecturale fut suffisamment importante, à l'époque ottomane, pour qu'une comparaison avec la glorieuse époque mamelouke ne soit pas totalement désavantageuse. Qu'on en juge : entre 1250 et 1517 (267 ans), la liste des monuments classés du Caire [4] enregistre 233 monuments; pour 281 ans (1517-1798), la même liste en comptabilise 199. Et si l'on tient compte des seuls monuments publics (mosquées/*madrasa, — zāwiya, khānqā, — sabīl*), on arrive à 125 monuments ottomans et 124 monuments mamelouks. Un parfait équilibre, au moins sur le plan numérique. Mais le nombre des monuments effectivement construits à l'époque ottomane fut naturellement très supérieur. Au cours de mes propres recherches, j'ai pu en dénombrer 292, dont 233 monuments « publics » (77 mosquées, 38 *zāwiya* et *takiyya*, 118 *sabīl*), nombre imposant, cependant très inférieur à la réalité : le Caire, en 1798, comptait plus de 300 *sabīl* dont la plupart avaient été construits sous les Ottomans.

À ce remarquable effort de construction, il convient naturellement d'ajouter l'activité de *restauration* sans laquelle beaucoup de monuments plus anciens auraient été irrémédiablement perdus. Je me contenterai de mentionner quelques exemples : la mosquée de ʿAmr restaurée vers 1626-1628, par Bayram Pacha; la mosquée de Sultan Ḥasan dont le minaret et le dôme s'écroulèrent en 1659-1660 et furent restaurés sous Ibrāhīm Pacha. Les travaux de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā à al-Azhar (1753) augmentèrent la surface de la salle de prière de près des deux-tiers. Dans plusieurs cas, les restaurations furent en fait de véritables reconstructions : voir la mosquée d'Aqsunqur (1346, n° 123), dont Ibrāhīm Aghā fit, en 1652, la « mosquée bleue », ou la mosquée Fakahānī, totalement rebâtie par Aḥmad Katkhudā al-Kharbutlī (1735, n° 109), etc.

2.3. Tout aussi importante que l'effort global de construction est sa répartition chronologique et géographique. Il serait, sans aucun doute, excessif de suggérer qu'il y avait un parallélisme absolu entre l'activité constructive et la prospérité de la ville, une

4. Voir l'*Index to Mohammedan Monuments*, Survey of Egypt, 1951 dont j'utilise les numéros d'identification des monuments.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

telle activité pouvant naturellement résulter principalement d'une volonté politique (ou d'un souci d'auto-glorification) qui ne sont pas nécessairement liées à la situation générale de l'économie. Mais on ne peut totalement écarter l'hypothèse que, les constructions exigeant, de la part des patrons, la disposition de moyens financiers importants, un développement significatif d'activité architecturale accompagne une période de prospérité. *A contrario,* le ralentissement de l'activité constructive (et éventuellement son arrêt complet) peuvent être les signes de conditions générales défavorables. La chronologie des constructions (et leur localisation, nous le verrons) permettent, d'autre part, de déterminer des *flux urbains,* l'expansion de la ville nécessitant la construction de nouvelles mosquées, de fontaines publiques dans les nouveaux quartiers, avec ici encore, la restriction qu'une politique volontaire de construction peut précéder l'urbanisation, ainsi que l'exemple des constructions de l'émir Azbak le montra, en 1476-1484, dans le quartier qui prit ensuite son nom [5]. L'étude, sur une carte, de ces flux peut permettre de définir des zones « stables » et des « zones en mouvement » où s'observent les progrès de l'urbanisation.

2.3.1. La répartition des 233 monuments publics construits entre 1517 et 1798 telle qu'elle apparaît dans le tableau suivant conduirait à supposer un progrès régulier dans l'activité de construction du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Cette conclusion doit sans doute être tempérée par le fait que nos sources sont assez lacunaires entre 1517 et 1660 et nous amènent peut-être à une sous-estimation du nombre des monuments édifiés durant cette période. En sens inverse on doit également tenir compte des effets de la « fièvre » architecturale du grand « patron » de l'architecture urbaine, l'émir ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā, entre 1744 et 1765 (trente-trois monuments construits et restaurés) [6].

	XVI	*XVII*	*XVIII*	*TOTAL*
	—	—	—	—
mosquées	17	18	42	77
zāwiya/takiyya	15	10	13	38
sabīl (fontaines)	9	43	66	118
	41	71	121	233

Du moins ces chiffres doivent-ils nous inciter à remettre en question la thèse classique d'un déclin de plus en plus prononcé au Caire durant la période ottomane, avec un dix-huitième siècle particulièrement catastrophique au point de vue politique et économique. Une analyse plus précise de nos chiffres montre combien la période 1736-1780 fut apparemment féconde, avec, en moins de cinquante ans, 26 mosquées et 35 *sabīl* construits, soit le tiers de la « production » architecturale totale à l'époque ottomane (près de trois siècles). Cette période de grande activité architecturale est celle des

5. Doris Behrens-Abouseif, *Azbakiyya and its environs,* Le Caire, IFAO, 1985.

6. André Raymond, « Les constructions de l'émir ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā au Caire », *Annales islamologiques,* 11, 1972.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« gouvernements » d'Ibrāhīm et de Riḍwān Katkhudā, puis de ʿAlī Bey, que Gabartī a précisément décrite comme une sorte d'âge d'or : « L'Égypte, écrit-il, était, à cette époque, éblouissante de beauté ... Le bien-être était répandu sur toute la ville, la sécurité y régnait, la prospérité y avait pris demeure [7] ». Une période que mes propres recherches sur l'économie du Caire m'ont, en effet, amené à considérer comme celle d'un retour à la prospérité, entre les crises du début du siècle et les catastrophes finales [8]. Il n'est donc sans doute pas exagéré de supposer que l'activité architecturale constitue, dans ce cas, un « indicateur » intéressant de prospérité économique.

2.3.2. Il est également utile d'étudier comment cette activité architecturale s'est répartie géographiquement, suivant les principales régions du Caire : Qāhira, la région fatimide et le centre économique du Caire, entre les murs de la ville (portes de bāb al-Futūḥ et bāb al-Naṣr au nord, de bāb Zuwayla au sud); zone sud, limitée par le mur de la ville (bāb Zuwayla) et par le canal / Khalīg; zone ouest, couvrant les régions situées au-delà du Khalīg. Un tableau global portant sur l'ensemble de la période (1517-1798), pour les deux types de monuments les plus significatifs en ce qui coucerne l'histoire urbaine, ne nous éclaire cependant guère :

	mosquées	*fontaines*
Qāhira	21	46
Zone sud	27	55
Zone ouest	25	14

Il indique simplement que Qāhira (déjà abondamment dotée en édifices publics) est restée un lieu actif de construction et qu'une place importante a été prise par les zones sud et ouest de la ville (plus récemment urbanisées). Mais pour appréhender, dans son détail, l'histoire architecturale du Caire, il est indispensable de fractionner ce bilan général. Le tableau ci-après donne le nombre des constructions de monuments « publics » les plus significatifs pour ce qui concerne l'histoire urbaine (mosquée = M, et fontaines/ *sabīl* = S) par périodes de vingt-cinq ans, dans les trois grandes zones de la ville.

	1517-50		1551-75		1576-1600		1601-25		1626-50		1651-75		1676-1700		1701-25		1726-50		1751-75		1776-98	
	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S	M	S
Qāhira	2	2	1	—	3	2	—	2	1	7	1	4	—	3	—	5	3	7	7	4	1	5
Z. sud	3	2	2	1	1	—	5	4	—	7	1	3	4	9	4	8	2	7	3	12	2	—
Z. ouest.....	2	—	1	—	—	—	1	1	1	—	2	—	—	—	—	—	4	5	7	6	4	1
Total.....	7	4	4	1	4	2	6	7	2	14	4	7	4	12	4	13	9	19	17	22	7	6

7. ʿAbd al-Raḥmān al-Gabartī, *ʿAgā'ib al-āthār*, Būlāq, 1297/1879, 4 vol., I, 203, 252.

8. André Raymond, *Artisans et Commerçants au Caire au XVIII^e siècle*, Damas, 1973-1974, 2 vol., I, 98.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ces chiffres mettent en évidence les flux de constructions que connurent la zone sud, à partir du début du XVII[e] siècle, puis la région ouest au début du XVIII[e] siècle.

La réalité de ces deux flux architecturaux successifs (mais se poursuivant parallèlement entre 1725 et 1750) apparaît mieux sur le tableau suivant (où l'on notera quelques divergences avec le tableau précédent, du fait que certains monuments dont le siècle de construction, mais non la date précise, est connu, ont pu être pris en considération) :

	1517-1600		1601-1725		1726-1798	
	mosquées	*sabīl*	mosquées	*sabīl*	mosquées	*sabīl*
Qāhira	7	5	3	22	11	16
Z. sud.....	6	4	14	32	7	19
Z. ouest	4	—	5	2	15	12
Total	17	9	22	56	33	47

(*Voir pour leur localisation les trois plans donnés*)

Le début du XVII[e] siècle est bien le point de départ, dans la région sud du Caire, du mouvement de construction qui accompagne l'urbanisation de cette zone et qui se prolonge au XVIII[e] siècle. Les quartiers situés au sud de bāb Zuwayla, entre 1601 et 1725, voient se construire des édifices « publics » en plus grand nombre que dans Qāhira, restée, au XVI[e] siècle, une zone privilégiée d'activité architecturale : 14 mosquées et 32 *sabīl* édifiés dans la zone sud contre 3 mosquées et 22 *sabīl* dans Qāhira. Environ les deux tiers des mosquées et des fontaines construites entre 1601 et 1725 le sont dans la zone sud du Caire (plan n° 2). À partir de 1725 une forte activité architecturale intéresse les quartiers situés à l'ouest du Khalīg, région qui, à son tour, connaît une vive croissance démographique. Jusque-là, cette zone n'avait été que faiblement touchée par l'activité de construction au Caire : en plus de deux siècles (de 1517 à 1725), je n'ai pu relever que la construction de 9 mosquées et de 2 *sabīl*; en moins de trois-quarts de siècle ce sont 15 mosquées et 12 *sabīl* qui y sont édifiés (voir le plan n° 3).

L'étude du mouvement de construction vient ici confirmer ce que nous savons de l'histoire urbaine du Caire à l'époque ottomane, qui est, pour l'essentiel, celle d'une expansion de la ville, d'abord vers le sud (fin du XVI[e] et XVII[e] siècle), puis vers l'ouest (XVIII[e] siècle). Ces phases successives de l'histoire urbaine du Caire sont jalonnées par de grands monuments ou de grands ensembles dont une bonne partie ont subsisté jusqu'à aujourd'hui. Au sud : les monuments d'Iskandar Pacha (M 9) (vers 1556-1559), malheureusement disparus et dont seul un relevé de Pascal Coste [9] nous rappelle le souvenir, en dehors des textes qui les concernent; la mosquée Maḥmūdiyya (S 5) (1568, n° 135); la mosquée de Malika Ṣafiyya (O 8) (1610, n° 330); les monuments de Riḍwān Bey (N 7) (vers 1650). À l'ouest : la mosquée de ʿAbdīn Bey (O11) (1631, n° 587) et le complexe

9. Pascal Coste, *Architecture arabe ou monuments du Caire*, Paris, 1839.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de 'Uthmān Katkhudā (K13) (1734, n° 264), sur les bords de la birka al-Azbakiyya, qui a, de ce point de vue, une valeur tout à fait symbolique, puisque, tel l'ensemble réalisé par l'émir Azbak en 1480, il ouvrit la voie à l'urbanisation de la région de l'Azbakiyya, mais cette fois d'une manière durable.

2.4. Les monuments édifiés appartiennent aux trois grands types classiques au Caire : mosquée-*madrasa* (77 mosquées identifiées), *zāwiya* et *takiyya* (couvent) (38) et *sabīl*/ fontaine (118).

Le Caire est redevable à la période ottomane d'un grand nombre de mosquées, dont certaines d'une réelle ampleur architecturale (Sulaymān Pacha, 1528; Iskandar Pacha, 1555; Maḥmūdiyya, 1568; Malika Ṣafiyya, 1610; 'Abdīn Bey, 1631; 'Uthmān Katkhudā, 1734; Yūsuf Shurbāğī, 1763; Muḥammad Bey, 1774).

Mais, le monument typique de cette période a bien été le *sabīl,* dont la production fut, au total, considérable. Michael Rogers a donné quelques raisons qui expliquent cette prédilection : coût réduit de ces monuments qui en rendait la construction attirante à une époque où les ressources des dirigeants locaux étaient réduites; faible encombrement qui permettait leur insertion dans un tissu urbain parfois surchargé; imitation d'une mode née à Istanbul, au XVII[e] siècle [10]. Je ne vois pas de raison de ne pas ajouter à ces considérations le souci qu'eurent les membres de la caste dirigeante de pourvoir aux besoins de la population en eau potable, un intérêt, aux fortes connotations religieuses, qui était particulièrement justifié dans une ville qui connut, du XVI[e] au XVIII[e] siècle, une rapide croissance. Le parallélisme entre le mouvement de construction de fontaines et les flux urbains est, de ce point de vue, tout à fait significatif. Au XVII[e] siècle, 24 des 43 *sabīl* construits le furent dans la zone sud, alors en plein développement. Dans la région ouest, où nous n'avons connaissance que de deux *sabīl* édifiés entre 1517 et 1731, 12 furent construits à partir de cette date (construction du *sabīl* Sharāybī, en 1732 sur la rive est de l'Azbakiyya) (G 11), jusqu'en 1798.

Les constructions conventuelles continuèrent à susciter l'intérêt des mécènes cairotes, mais aux monumentales *khānqā* de l'époque mamelouke succédèrent des bâtiments plus modestes (*zāwiya*), quelques *takiyya* construites à l'imitation de monuments stanbouliotes (*takiyya* Sulaymāniyya, n° 225 : 1543; *takiyya* du sultan Maḥmūd, n° 303 : 1750) faisant cependant exception.

3. LES BÂTISSEURS.

L'histoire du mécénat architectural au Caire à l'époque ottomane coïncide étroitement, ainsi qu'il est tout à fait naturel, avec l'histoire politique de la province. Le patronage était logiquement assumé par ceux qui, au Caire, détenaient le pouvoir et les

10. M. Rogers, « Ḳāhira », 455.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

profits qu'il autorisait, et dont une partie était dérivée vers la construction de bâtiments publics. On n'est donc pas surpris que, pour l'essentiel, les bâtisseurs aient été des membres de la caste dominante. Sur 222 monuments publics (mosquées/ *madrasa*, *zāwiya*/ *takiyya* fontaines publiques), érigés entre 1517 et 1798, dont les constructeurs nous sont connus, 161 (soit 72, 50%) sont attribuables à des membres de l'« establishment »: sultans (5), hauts préposés à Istanbul (8), pachas (27), beys (25), officiers et émirs (96). Les cheikhs ne figurent dans ce palmarès que pour 26 monuments (11,70%), les « civils » pour 29 (13,10%). Le reste (6 monuments) est attribuable à des femmes dont plusieurs appartenaient à la caste dirigeante, telle la fameuse Nafīsa al-Bayḍā, épouse de Murād Bey, et constructrice d'un *sabīl* près de Bāb Zuwayla en 1796 (M 6).

3.1. L'activité constructrice des membres des diverses catégories de la caste dominante est, tout à fait normalement aussi, liée au rôle que chacune de ces catégories avait joué durant la période ottomane, la catégorie qui s'était assurée l'essentiel du pouvoir politique et des profits qu'il permettait, fournissant des patrons constructeurs de monuments publics durant sa période d'hégémonie.

De 1517 à 1578, les pachas installés par les sultans à la tête du système politique égyptien édifient 9 des 11 mosquées qu'ils construiront au total, dont la mosquée de Sulaymān Pacha (1526-1534), celle d'Iskandar Pacha (1555), et celle de Maḥmūd Pacha (1568); et, parmi les 4 *sabīl* qu'on leur doit, figure celui de Khusrū Pacha (1535), sans conteste, l'un des chefs-d'œuvre de l'époque ottomane. Pendant ces 61 ans, nous ne connaissons aucun monument que l'on puisse attribuer aux beys, successeurs des émirs mamelouks, puissances rurales qui vont appuyer sur les *iltizām* une richesse et une autorité qui s'imposera ensuite aux pachas.

La puissance politique des beys, qui s'affirme vers 1610 et connaît une apogée avec le principat de Riḍwān Bey (1631-1656), se manifeste dans la ville par les constructions qui s'annoncent en 1630 avec le premier édifice que nous puissions attribuer à un émir, le *sabīl* de Qayṭās Bey (G 5, n° 16). Cependant, malgré la floraison de réalisations que l'on devra à Riḍwān Bey vers 1650, les beys ne construiront, entre 1630 et 1680, que 11 monuments publics (3 mosquées, 4 *zāwiya* et 4 *sabīl*), une production dont la modestie s'explique sans doute par le caractère plutôt rural du pouvoir des mamelouks et des sources de leur puissance financière, d'où probablement leur moindre intérêt pour la ville où ils ne construiront au total que vingt-cinq monuments publics en trois siècles.

Cette production, fort réduite, des beys, s'interrompra complètement entre 1630 et 1710, au moment où s'affirme l'ascendant des militaires et en particulier de la plus puissance des milices, celle des Janissaires. Les officiers des odjaqs apparaissent, à partir de 1650, comme les principaux constructeurs de monuments publics au Caire. Leur activité et leur résidence, surtout citadines, leurs liens avec la population urbaine qu'ils

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

exploitaient et protégeaient, expliquent sans doute la prédominance écrasante que révèlent les chiffres déjà mentionnés : 96 monuments publics (sur 222), dont 29 mosquées (sur 71) et surtout 56 *sabīl* (sur 110). L'importance relative des *sabīl* peut s'expliquer, dans le cas des officiers des odjaqs, par la relative modestie de leurs moyens, mais aussi sans doute, par les liens qui existaient entre les militaires et la population et qui justifiaient l'intérêt pris pour son bien-être. Typique de cette activité constructrice des militaires est naturellement la « fièvre architecturale » de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā, chef des Janissaires, qui ne construira et ne restaurera pas moins de 33 monuments.

Cette période « militaire » s'interrompt vers 1765 : entre cette date et la fin du siècle, nous ne relevons plus que 3 monuments publics à attribuer à des officiers des odjaqs (1768, 1788 et 1791). Ce phénomène correspond naturellement à l'effacement des odjaqs, comme force politique et comme puissance économique, à l'époque de ʿAlī Bey. Durant les dernières décennies du siècle, qui sont marquées par la concentration du pouvoir entre les mains de quelques émirs, les beys jouent un rôle plus actif, sans cependant que leur patronage puisse se comparer en importance à celui des officiers : la construction de la Grande Mosquée de Muḥammad Bey Abū Dhahab, en 1774 (K5), est un phénomène exceptionnel. Aucune construction n'est attribuable aux beys entre 1746 et 1772, et, dans le quart de siècle qui s'écoulera jusqu'à l'occupation française, les beys ne construiront que 4 mosquées et 3 *sabīl*.

Si on la compare à l'importante production des membres de la caste dominante (161 édifices publics), l'activité des *ʿulamā* et des civils a été, au total, assez modeste. On n'est pas surpris que les *ʿulamā* aient surtout édifié des *zāwiya* (13 ?) et des mosquées (9), assez peu de *sabīl* (4), mais un seul monument de quelque ampleur, la mosquée al-Burdaynī (1616) (O 7), dont le style « agressivement » néo-mamelouk témoigne d'une fidélité frappante aux traditions locales. Aux civils (*raʿiya*), on peut attribuer 12 mosquées 4 *zāwiya* et 13 *sabīl*, dont aucun édifice vraiment marquant, ce qui peut s'expliquer, moins par le manque de moyens — certains négociants (*tuggār*) laissèrent des successions dignes d'émirs — que par le souci d'éviter une ostentation qui aurait pu être dangereuse. Mais sans doute aussi les intérêts des négociants se dirigeaient-ils vers des investissements plus matériels, ce qui justifie le nombre élevé de *wakāla* qui figurent parmi les constructions des civils.

Compte tenu de la part que les femmes prenaient à l'administration des waqfs et à la propriété urbaine, le nombre de celles qui figurent parmi les constructeurs du Caire paraît assez réduit. Nous n'avons trouvé qu'une mosquée, une *zāwiya* et 4 *sabīl* qui leur soient attribuables. Du moins, certaines furent-elles des figures éminentes du Caire. Ruqayya Dūdū, fille du grand émir Riḍwān Katkhudā, construisit (en Q6) un des *sabīl* les plus remarquables du Caire (n° 337, 1760); et Nafīsa al-Bayḍā, épouse de Murād Bey, construisit, en 1796, près de bāb Zuwayla (M6) une *wakāla* (n° 395) et un *sabīl* (n° 358). Leur activité est d'autant plus remarquable, que ces deux illustres émirs, Riḍwān Katkhudā et Murād Bey, bien qu'ayant été chacun, pour une longue période, des personnages dominants en Égypte, ne se sont apparemment fait connaître par aucune construction publique au Caire.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

3.2. L'histoire monumentale du Caire à l'époque ottomane nous révèle l'existence de quelques grands patrons, membres de la caste dirigeante, dont l'activité architecturale se déroula, en général, dans le cadre d'un quartier de la ville.

De l'œuvre d'Iskandar Pacha, qui fut gouverneur du Caire, de 1555 à 1559, nous ne connaissons malheureusement que les noms des monuments qu'il érigea près de bāb al-Khalq (MN 9) et qui furent tous détruits au moment du *Ṭanẓīm*, la *Description* nous conservant, par ailleurs, le souvenir de leur emplacement (une mosquée, une *tākiyya*, un *sabīl*): un ensemble certainement de grande ampleur à en juger d'après les croquis que Pascal Coste a fait, en 1822, du très important minaret de style ottoman (hauteur 40 m), suffisamment impressionnant pour qu'il ait, apparemment, servi de modèle à celui (plus modeste) de la mosquée de Masīḥ Pacha, à l'entrée du Qarāfa (n° 160 : 1574) (en X 4) [11].

Riḍwān Bey nous est parfaitement connu comme émir dominant du Caire, entre 1631 et 1656, période pendant laquelle il fut constamment désigné comme *amīr al-ḥagg*. Il fut assez puissant pour que des historiens accommodants lui aient forgé une généalogie le rattachant au sultan mamelouk Barsbāy (1422-1438) et, d'une manière plus surprenante encore, à la tribu de Quraysh [12]. Pendant sa longue carrière, il constitua, autour de son palais (N 7), dans le cadre d'un grand waqf, un ensemble architectural qui comprenait un grand souq couvert (Qaṣaba Riḍwān), un caravansérail (*wakāla*), un immeuble à destination locative (*rab'*), deux *zāwiya*, un *sabīl*. Tout cela groupé sur quelques centaines de mètres à partir de bāb Zuwayla [13].

Ibrāhīm Agha, un officier dirigeant des Janissaires, qui joua un rôle politique très actif vers 1651-1657, accumula, lui, les constructions dans la région de Tabbāna (P5) au sud-est du Caire fatimide. Le centre de ses entreprises architecturales était la mosquée dite de Aqsunqur, un monument mamelouk (1346, n° 123), qu'il restaura profondément en 1652, et dota de la décoration de céramique qui lui a valu son nom populaire de « mosquée bleue ». Ibrāhīm Agha construisit, dans les environs de cette mosquée, une série de bâtiments (maisons, *rab'*, *sabīl*).

'Uthmān Katkhudā Qāzdaghlī, chef des Janissaires, fut, jusqu'à sa mort, en 1735, un des principaux émirs de son temps. Il établit, sur la rive sud de l'Azbakiyya (K 13), un ensemble de constructions qui rappelle, de toute évidence, l'entreprise lancée vers 1480 par l'émir Azbak. Ce complexe comprenait une mosquée de style mamelouk (qui a subsisté jusqu'à nos jours : n° 264), un *sabīl-maktab*, un bain public, un *rab'* et des boutiques [14].

3.3. Dans ces quatre cas (qui intéressent successivement un pacha, un bey, deux officiers, conformément à la chronologie indiquée plus haut), les patrons concernés ont concentré leurs constructions dans un secteur précis de la ville, dans lequel ils ont

11. Doris Behrens-Abouseif, *The Minarets of Cairo*, Le Caire, 1985, 161-162.

12. P.M. Holt, « The exalted lineage of Riḍwān Bey », *BSOAS* 22, 1959.

13. Voir, sur les waqfs de Riḍwān Bey et Ibrāhīm Agha, A. Raymond, « Les grands waqfs et l'organisation de l'espace urbain à Alep et au Caire », *BEO* 31, 1980.

14. D. Behrens-Abouseif, *Azbakiyya*, 55-58.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

accompagné (ou précédé) un mouvement urbanistique. Le cas de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā al-Qāzdaghlī, le plus important des mécènes du Caire à l'époque ottomane, est très différent, car les très nombreuses constructions dues à cet émir (12 mosquées, 3 *zāwiya*, 13 *sabīl* édifiés entre 1744 et 1763), sont très largement dispersées dans la ville, sans qu'on puisse déceler un dessein urbanistique d'ensemble, sauf sans doute dans le cas des deux ponts construits ou restaurés sur le Khalīg (Qanṭarat al-Muskī, I 9, vers 1754; Qanṭarat al-Ğadīda, O 9, vers 1762), qui eurent naturellement pour but de faciliter l'accès à la partie ouest du Caire, alors en plein essor urbain. L'émir trouva les énormes moyens nécessaires pour cette intense activité architecturale, dans la fortune que lui légua son père, Ḥasan al-Qāzdaghlī, et surtout dans la succession de ʿUthmān Katkhudā al-Qāzdaghlī, affranchi de son père, qu'il put récupérer, non sans difficultés, et dans l'exercise de ses fonctions de katkhudā des Janissaires, et donc émir dominant de ce corps [15]. Autre signe du caractère désintéressé du mécénat architectural de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā, l'attention que cet émir porta aux restaurations, une activité qui sauva sans doute de la disparition certains des plus importants monuments du Caire : mentionnons ses remarquables travaux à al-Azhar (vers 1753), à la mosquée de Sayyida Zaynab, au *mashhad* al-Ḥusaynī, au mausolée de l'imam al-Shāfiʿī, au *maristān* al-Manṣūrī. Il paraît utile enfin, de mentionner comme une caractéristique des travaux accomplis par l'émir, un souci d'originalité dans les caractères architecturaux et la décoration des monuments, qui apparaît avec évidence dans le cas du *sabīl* de Bayn al-Qaṣrayn ou de la mosquée al-Shawāzliyya. Pour ces différentes raisons, abondance de la production, mais aussi qualité de cette production, ʿAbd al-Raḥmān mérite bien d'être classé parmi les grands bâtisseurs du Caire, toutes époques confondues.

Dernière remarque, l'absence de tout « civil » ou de tout *ʿālim* parmi les grands constructeurs au Caire à l'époque ottomane. J'ai dit plus haut, la modestie habituelle des constructions érigées par des indigènes. Les ensembles qu'elles constituent ne vont pas au-delà de la *wakāla-sabīl* du *shāhbandar* Gamāl al-Dīn al-Dhahabī (1637), de la mosquée et *sabīl* de Qāsim al-Sharāybī (1732), de la *wakāla*-fontaine et *zāwiya* de Muḥsin Ramaḍān (tous malheureusement disparus, vers 1744), de la mosquée et *wakāla* Ḥasan al-Shuwaykh (1761), quelles qu'aient été la puissance commerciale et la richesse de ces quatre grands *tuggār* des XVII[e] et XVIII[e] siècles.

4. LES CARACTÈRES DE L'ARCHITECTURE.

L'architecture ottomane au Caire, bien que non négligeable par le nombre des monuments construits, n'est pas sans justifier quelque peu les opinions péjoratives qui ont été généralement exprimées à son sujet. Son ampleur est réduite, ainsi que le montrent

15. Voir Michel Tuchscherer, « Le pèlerinage de l'émir Sulaymān Ğāwīš al-Qāzduġlī... en 1739 », *Annales islamologiques* 24, 1988.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

la ventilation qu'on peut faire par type de monuments, et la comparaison qu'on établit inévitablement avec l'époque mamelouke :

Monuments classés	*à l'époque*	
	mamelouke	*ottomane*
—	—	—
Mosquées/*madrasa*	98	44
Couvents (*khānqā, zāwiya..*).....	16	10
fontaines (*sabīl*)	10	71

Moins de mosquées, beaucoup de *sabīl*. Et pour ce qui concerne les caractères de l'architecture, un art pris entre une tradition locale imposante qu'on ne peut plus guère que pasticher, et un art impérial qui s'épanouit à Istanbul et qu'on ne peut qu'imiter, dans l'un et l'autre cas, avec moins d'ambition faute de moyens, et moins d'originalité, les sources d'inspiration étant révolues ou lointaines.

Mais cette architecture peut s'énorgueillir de quelques beaux monuments : les mosquées de Sinān Pacha, de Malika Ṣafiyya, de Burdaynī, de Muḥammad Bey, le *sabīl* de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā peuvent se comparer aux réalisations de n'importe quelle autre période de l'histoire architecturale du Caire. Et de toute manière, cette production locale est intéressante et révélatrice en ce qui concerne la vigueur de courants locaux « nationaux » et la puissance d'influences apportées par les conquérants.

4.1. Le caractère qui frappe d'abord, lorsqu'on envisage la production architecturale au Caire entre 1517 et 1798, est la vigueur des traditions locales, c'est-à-dire mameloukes, puisque, en deux siècles et demi, l'art mamelouk était devenu un art véritablement national, répondant indiscutablement aux goûts de la population, et des patrons, et aussi parfaitement maîtrisé techniquement par les artistes et artisans. L'exemple de la mosquée Qijmās et de sa parfaite adaptation au site urbain où elle s'élève est, de ce point de vue, tout à fait représentatif de la perfection d'une architecture.

Les constructions religieuses importantes de style « impérial » ont été, au Caire, fort peu nombreuses : mosquée de Sulaymān Pacha (1528), à la Citadelle, avec des décors mamelouks — mosquée de Sinān Pacha à Būlāq (n° 349, 1571) — mosquée de Malika Ṣafiyya (n° 200, 1610) — mosquée de Muḥammad Bey Abū Dhahab (n° 98, 1774) à minaret mamelouk. Ces monuments ne représentent qu'une faible proportion des mosquées ottomanes classées (quarante-quatre). La construction de monuments de ce type ne nous paraît répondre que secondairement à des préoccupations esthétiques. On peut plutôt assigner à la plupart d'entre eux un caractère nettement politique. La mosquée de Sulāymān Pacha à la Citadelle, dans un site dominant le Caire, face à Sultan Ḥasan, symbole de l'époque mamelouke, marquait les débuts de la domination ottomane. La mosquée de Sinān Pacha, à Būlāq, représentait le premier signe visible de la souveraineté ottomane pour qui arrivait au Caire. La construction de la mosquée de Muḥammad Bey Abū Dhahab (pastiche de la mosquée de Sinān Pacha) constituait une sorte d'affirmation

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

visible de la soumission de l'Égypte après la tentative avortée de ʿAlī Bey et peut être interprétée comme une manifestation d'allégeance de la part de l'émir égyptien.

Dans la plupart des cas, on a donc construit au Caire des monuments dans le style « national », que nous qualifierons de « néo-mamelouk », où se retrouvent les éléments essentiels de la structure et de la décoration qui étaient de règle dans les monuments religieux antérieurs à 1517. On peut citer, de ces monuments néo-mamelouks, beaucoup d'exemples. En nous limitant à des monuments importants, nous mentionnerons :

— la mosquée Maḥmūdiyya (1568, n° 135) : plan mamelouk, mais minaret ottoman;

— la mosquée Burdaynī (1629, n° 201); tradition mamelouke, en particulier dans le cas du minaret;

— la mosquée ʿAbdīn (1631, n° 587)

— la mosquée ʿUthmān Katkhudā (1734, n° 264) : mosquée à cour ouverte, salle de prière traditionnelle; minaret ottoman, ainsi que des détails décoratifs;

— la mosquée Shawāzliyya (1754, n° 450), remarquable par des innovations dans le décor.

— la mosquée de Yūsuf Shūrbagī (1763) : tradition des plans cruciformes, mais richesse décorative de la façade.

Toute une série de monuments qu'on ne peut se contenter de qualifier de « pastiches », mais qui sont plutôt des créations originales dans le cadre d'un art dont les règles avaient été fixées avant 1517.

L'impression de fidélité aux traditions locales est plus forte encore dans le cas du monument qui allait être la construction typique du Caire ottoman, la fontaine (*sabīl*) surmontée d'une école (*maktab*). L'exemple le plus caractéristique nous est fourni par un des premiers *sabīl* construits au Caire après la conquête ottomane, celui du gouverneur Khusrū Pacha, qui fut, hors d'Égypte, un actif constructeur (mosquées à Diyār-Bakr, 1520; à Sarajevo, 1532), et qui, gouverneur d'Alep, y construisit, en 1546, une mosquée dans un pur style impérial (édifiée, semble-t-il, sous la direction du célèbre architecte Sinān) [16]. Or, le *sabīl* que fit construire Khusrū au Caire en 1535 (H 6) est un beau pastiche du *sabīl* al-Ghūrī (1503-1504), situé à faible distance (K 6), dont tous les caractères (architecture et décoration) sont ici repris, à une échelle un peu réduite. Cette influence mamelouke se pérpétuera dans les très nombreuses fontaines qui seront ensuite construites au Caire durant deux siècles, sans beaucoup d'innovation, jusqu'à la construction du *sabīl* de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā en 1744. Il en va de même pour les caravansérails (*khān* et *wakāla*) qui resteront d'ailleurs des édifices très utilitaires, sacrifiant peu au souci de l'effet architectural ou du décor, à la différence de certains caravansérails mamelouks du Caire ou des *khān* d'Alep.

Le seul type de bâtiment nouveau à avoir été construit durant la période ottomane est la *takiyya,* qui se substitue à la *khānqā*. Les deux grandes *takiyya* Sulaymāniyya (1543, n° 225) et Sultan Maḥmūd (1750, n° 308), sont conformes au plan de la madrasa d'Istanbul, avec une cour surélevée, entourée d'une arcade avec des cellules et un *iwān*

16. M. Rogers, « Ḳāhira », 455.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

axial en saillie, servant de *masǧid* [17]. Dans ce cas, l'influence stanbouliote paraît certaine, ce qui n'est pas évident pour la *takiyya* Gulshānī, première construction de l'époque ottomane (1519, n° 332) dont les restes semblent surtout « mamelouks [18] ».

4.2. La production architecturale du Caire ne peut cependant pas être décrite comme limitée à une reproduction pure et simple des modes de construction locaux, ou à une importation inerte de modèles venus d'Istanbul. Nous avons eu l'occasion de mentionner, chemin faisant, des influences croisées : dans des monuments « ottomans », intégration d'éléments tirés du répertoire national de formes et de décors, ou inversement, utilisation, dans des monuments de style « local », d'éléments puisés dans les modèles ottomans. Une évolution autonome et l'importation de modèles étrangers a, d'autre part, conduit à l'apparition, avant 1750, d'un décor tout à fait original. Enfin, un nouveau type de construction, le *sabīl* rond, est apparu vers 1750, et a connu ensuite une vogue très remarquable.

4.2.1. L'adoption assez générale du minaret ottoman est l'une des caractéristiques de l'architecture cairote entre le XVI[e] et le XVIII[e] siècle. On aimerait comprendre les raisons esthétiques, culturelles et psychologiques d'un succès qui est frappant lorsque des monuments d'inspiration typiquement mamelouke sont dotés de minarets ottomans: c'est le cas de la plupart des grands monuments que nous avons mentionnés tout à l'heure, la seule exception notable étant la mosquée Burdaynī, dont le minaret mamelouk est tout à fait remarquable [19]. Très surprenante, de ce point de vue, est donc la mosquée de Muḥammad Bey Abū Dhahab, monument d'une architecture typiquement ottomane, que son constructeur cependant a doté d'un minaret d'inspiration mamelouke, dont la présence ne peut s'expliquer que par la proximité des grands minarets mamelouks d'al-Azhar et du complexe d'al-Ghūrī qui ont pu déterminer l'architecte à rechercher une forme s'harmonisant avec l'environnement monumental, dans un site aussi privilégié.

4.2.2. Un autre domaine dans lequel l'architecture cairote a emprunté au répertoire ottoman est celui de l'usage de la céramique sous forme de panneaux imités, plus ou moins heureusement, de la production turque. Ce type de décor apparaît au Caire dès le complexe de Gulshānī, dont le mausolée (typiquement mamelouk dans sa structure) est décoré de carreaux de céramique d'inspiration ottomane, peut-être importés d'Istanbul : la salle intérieure est décorée de peintures qui imitent les carreaux de céramique peut-être pour des raisons d'économie, ou en raison de la difficulté d'obtenir la quantité nécessaire d'Istanbul [20]. Par la suite, ce type de décor sera abondamment utilisé, en

17. M. Rogers, « Ḳāhira », 456.

18. Voir Doris Behrens-Abouseif et Leonor Fernandes, « Sufi architecture in early Ottoman Egypt », *Annales islamologiques* 20, 1984.

19. Doris Behrens-Abouseif, *The Minarets*, 161-162.

20. Richard Parker, *Islamic Monuments in Cairo*, Le Caire, 1985, 169-170.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

particulier dans les fontaines, par petits panneaux sur les façades, de plus en plus largement sur les murs des salles de distribution d'eau. L'exemple le plus caractéristique est celui de la mosquée Aqsunqur, restaurée en 1652 (n° 123) dont le mur de la *qibla* est entièrement recouvert de carreaux de Damas d'une qualité d'ailleurs médiocre, le tombeau d'Ibrāhīm Aghā étant lui-même orné d'un décor plus raffiné. Le miḥrāb de la mosquée d'Alṭī Barmaq (n° 126) montre, dans ce type de décor, une dérive vers un mauvais goût largement imputable à des matériaux de qualité médiocre.

4.2.3. La période ottomane a vu également se développer un style décoratif plus orné, parfois avec un excès qui a dû beaucoup à des influences variées reçues d'Istanbul certainement, mais aussi d'Europe et en particulier d'Italie, où les pays arabes achetaient une grande quantité d'éléments décoratifs (verrerie, marbres...). Cette progression d'un style décoratif nouveau apparaît sur les façades de *sabīl* qui se couvrent d'éléments assez disparates, comme dans le cas du *sabīl* de ʿAlī Bey al-Dimyāṭī (n° 197, 1710), qui fut sans doute admiré, car il fut ensuite imité. Les monuments construits par ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā témoignent de cette recherche décorative qui est parfois assez maîtrisée, comme sur la façade de la mosquée Shawāzliyya (1754), et parfois plus baroque (*zāwiya* n° 214, v. 1754). Dans le cas du *sabīl-maktab* de ʿAbd al-Raḥmān Katkhudā, que Michael Rogers qualifie d'« élégant pastiche mamelouk » [21], une décoration nettement originale apparaît, en particulier dans le décor sculpté sur pierre, dont les thèmes végétaux sont peut-être d'origine stanbouliote, bien que le monument lui-même ne doive rien aux fontaines (*çeşme*) d'Istanbul. Un tel décor réapparaîtra souvent au Caire, par exemple dans la mosquée de Yūsuf Čūrbagī, où un équilibre décoratif est cependant conservé avec l'utilisation de thèmes mamelouks.

4.3. L'apparition au Caire, vers 1750, d'un type nouveau de *sabīl* constitue un phénomène important puisque, ainsi qu'on l'a vu, le *sabīl* était le monument type de l'époque ottomane. La forme arrondie de ces *sabīl* peut avoir une origine stanbouliote. Il est, de ce point de vue, significatif que le premier *sabīl* rond, soit une fondation sultanienne. En 1750, Bashīr Aghā Dār al-Saʿāda construisit, au nom du sultan Maḥmūd, une fontaine qui est remarquable par la nouveauté du plan (rez-de-chaussée arrondi avec trois fenêtres, surmonté d'une école à plan polygonal), par l'originalité des éléments décoratifs (colonnes, grilles, éléments floraux), et par le développement des auvents (dont la sinuosité rappelle les kiosques stanbouliotes) (n° 308). Mais rien ne permet de rattacher directement ce monument à un modèle précis d'Istanbul [22].

21. M. Rogers, « Ḳāhira », 455.
22. André Raymond, « Les fontaines publiques (*sabīl*) du Caire à l'époque ottomane », *Annales islamologiques* 15, 1979.

AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce monument nouveau eut un vif succès au Caire puisque, dans le demi-siècle qui suivit, nous connaissons 7 *sabīl* construits dans ce style (sur un total de 33, construits entre 1750 et 1798) : *sabīl* d'Ibrāhīm Katkhudā Mustaḥfiẓān (n° 331, 1753); *sabīl* du sultan Muṣṭafā, dont la décoration joue sur les variations de couleurs des matériaux employés et sur des éléments qui pourraient être italiens tout autant que stanbouliotes (n° 314, 1759); *sabīl* de Ruqayya Dūdū, qui représente le summum de l'exubérance décorative pour un monument cairote (n° 337, 1760); *sabīl* de Nafīsa al-Bayḍā (n° 395, 1796); *sabīl* de la mosquée Ganbalāṭ (n° 381, 1797); *sabīl* de Ḥusayn al-Shuʿaybī (n° 588, fin du XVIII[e] siècle).

La pénétration d'éléments décoratifs d'origine étrangère (ottomane et européenne) à la fin du XVIII[e] siècle est un phénomène général. Elle est manifeste également dans les monuments civils (palais et maisons). Le palais de Muḥammad Bey al-Alfī, tel que le décrit Gabartī, était remarquable par l'adoption d'éléments de luxe ou de confort, dont l'origine est évidemment européenne : multiplication des « salles de bains », apparition des vitres — pour lesquelles le chroniqueur est apparemment embarrassé pour trouver un nom, tant l'innovation est remarquable [23]. Un art nouveau commence à apparaître. Mais l'imitation pure et simple de modèles stanbouliotes ne s'observera qu'au début du XIX[e] siècle (*sabīl* de Sulaymān Aghā Silaḥdār, mosquée de Muḥammad ʿAlī), d'une manière assez paradoxale, puisque l'autorité politique turque sera alors en plein déclin.

5. CONCLUSION.

J'espère avoir montré, par ce bref exposé, que l'activité architecturale « ottomane » n'avait pas été, au Caire, négligeable en quantité, et que, du point de vue de la qualité, le discrédit qui s'attache à elle n'était pas justifié : même si, pour l'essentiel, les réalisations ottomanes obéirent à une thématique traditionnelle (mamelouke) ou importée (art impérial), elles manifestent une certaine originalité dans le mélange de ces éléments, et dans l'évolution du décor, avec, après 1750, l'apparition d'une forme architecturale nouvelle, le *sabīl* rond.

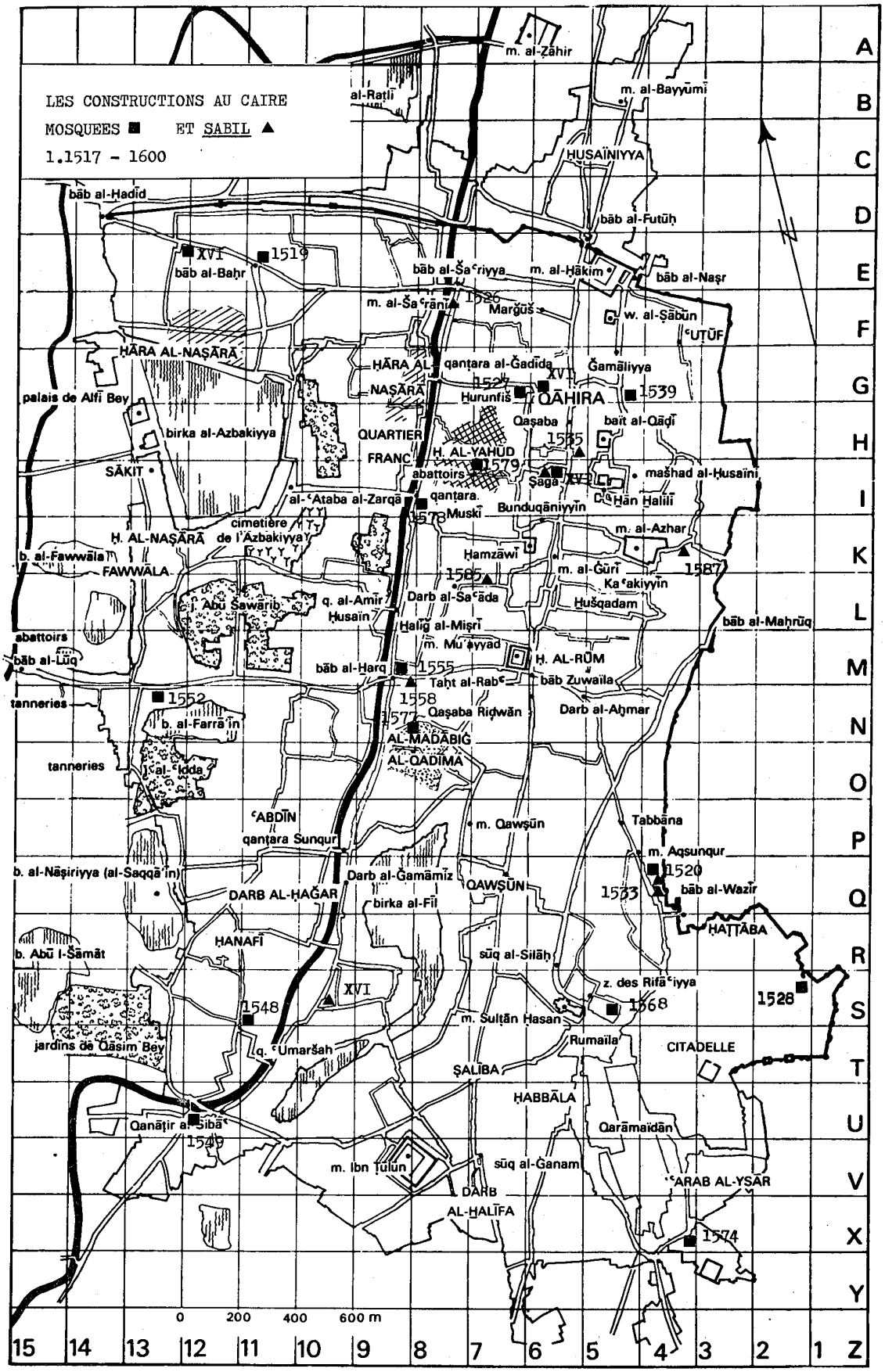
Cette activité architecturale est d'autre part très révélatrice par les indications qu'elle fournit sur l'histoire même de la ville et sur les directions de l'urbanisation aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles. Elle nous donne, sur les conditions artistiques que connut l'Égypte durant cette longue période, des informations qui confirment ce que nous apprend l'histoire politique et culturelle : vigueur des traditions locales et faiblesse relative des influences venues du centre ottoman. Elle nous permet également d'apprécier la force des liens qui s'étaient tissés entre une caste dominante en théorie étrangère et la population indigène (voir l'abondance de la construction de fontaines par les officiers des odjaqs).

23. A. Gabartī, *ʿAgā'ib* III, 11; IV, 27.

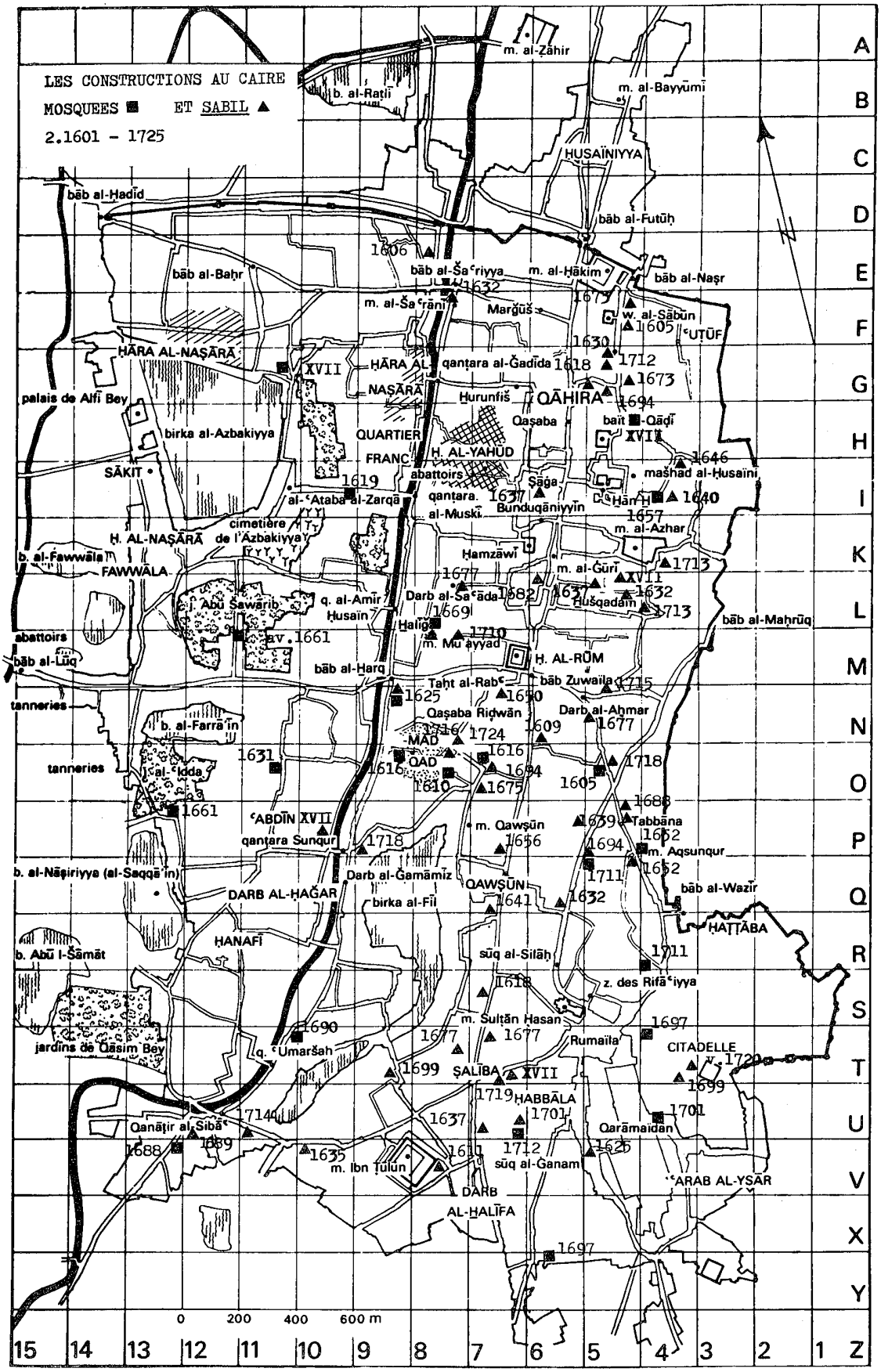
AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Enfin, la période ottomane a doté le Caire de quelques-uns de ses très grands édifices, qui ne pâtissent pas de la comparaison avec les grandioses constructions des époques fatimide, ayyoubide et mamelouke. Surtout, c'est à cette période que nous devons, en fin de compte, la constitution d'un décor urbain qui apparaît intact dans les gravures du XIX^{e} siècle, mais dont la modernisation des 150 dernières années n'a laissé subsister que des lambeaux : ce que beaucoup d'études qualifient abusivement de Caire « médiéval » est bien le Caire que nous a légué la période de trois siècles qui s'est écoulée entre l'arrivée de Sélim I^{er} et le débarquement de Bonaparte.

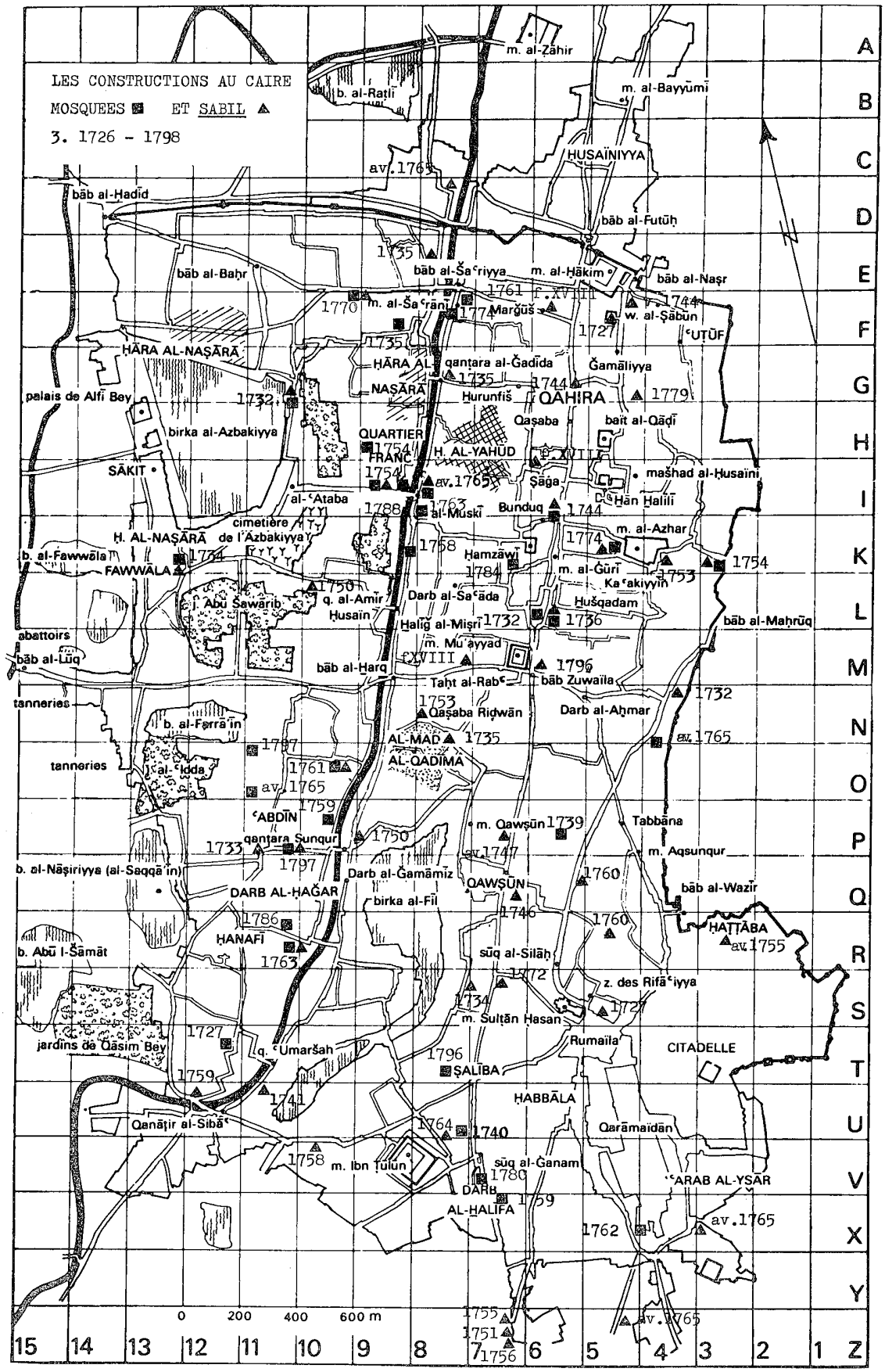
AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net



AnIsl 25 (1991), p. 343-362 André Raymond
L'activité architecturale au Caire à l'époque ottomane (1517-1798).
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net